

Un héritage envahissant

Les explications les plus en vogue de ces dernières années viennent de la « psychologie évolutionniste », nouvelle discipline alliant biologie de l'évolution, sociobiologie et psychologie. Les arguments reposent sur ce postulat : les conduites dominatrices des hommes sont des comportements d'origine biologique, qui sont le fruit d'une sélection naturelle depuis les temps préhistoriques. Cet ordre hiérarchique entre les sexes a perduré, car il aurait été le plus efficace pour la survie et la reproduction de l'espèce humaine. Les

arguments à l'appui de cette théorie sont présentés comme très scientifiques, fondés sur l'évolution du cerveau, l'étude des sociétés animales et les sciences cognitives¹. Cette thèse incarne une idéologie particulière, comme en témoignent les propos de l'entomologiste américain Edward O. Wilson, fondateur de la sociobiologie dont l'objet est l'« *étude systématique des bases biologiques de tous les comportements sociaux, y compris humains* ». D'après Wilson : « *Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, les hommes chassent et les femmes restent chez elles. Cette distinction persiste de façon marquée dans la plupart des sociétés agricoles et industrielles ; et pour cette seule raison, elle apparaît comme ayant une origine génétique [...] en conséquence, même avec une éducation identique et un égal droit d'accès à toutes les professions, les hommes auront un rôle bien plus grand dans la vie politique, dans les affaires et dans la science* »². Ce type de déclaration n'est pas neutre, car il revient à éliminer d'autres conceptions issues des sciences humaines, face à l'argument de l'évolution génétique qui aurait réponse à tout³.

Pour les sociobiologistes, la préhistoire fournit une mine de « justifications » des comportements qualifiés d'instinctifs. Les caractéristiques des hommes et des femmes actuels peuvent être ainsi interprétées comme le résultat d'une histoire, le fruit d'une sélection qui s'est opérée au cours de l'évolution du fait de la répartition des tâches. Les rôles particuliers de chaque sexe auraient progressivement forgé des structures cérébrales différentes : l'homme se serait adapté à la chasse impliquant la poursuite du gibier, ce qui expliquerait un bon repérage dans l'espace. Côté féminin, les mères, à force de s'occuper de leur progéniture, auraient développé davantage des capacités langagières. Dans cette logique, les hommes apparaissent programmés pour la compétition, les femmes pour la coopération.

Ces arguments sont systématiquement repris par ceux qui entretiennent une approche simpliste des spécificités hommes-femmes. Ainsi Alan et Barbara Pease, dans leur livre *Pourquoi les hommes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire une carte routière*, partent du principe que ces différences résultent de cerveaux ayant divergé dans leur évolution. L'homme aurait développé une vision droite à longue portée (ce qui serait favorable à la conduite

routière) et la femme une vision périphérique liée à la pratique de la cueillette qui privilégierait une attention aux détails.

À la recherche de la femme préhistorique

Mais que sait-on réellement de la vie sociale de nos ancêtres ? Peu de choses et ce d'autant plus qu'on recule dans l'histoire de l'humanité, car les vestiges fossiles sont rares. Ainsi, entre les premiers australopithèques, il y a environ 4 millions d'années et le passage de l'*Homo erectus* à l'*Homo sapiens*, il y a 200 000 ans, on n'a trouvé que deux squelettes dignes de ce nom et une trentaine de crânes⁴. Ce n'est pas avec si peu d'indices que l'on peut savoir à quoi ressemblaient les populations et encore moins comment se répartissaient les rôles entre les sexes pour subsister. Quant à la fameuse Lucy, notre « Ève africaine » vieille de 3 millions d'années, certains préhistoriens pensent qu'elle aurait pu aussi bien se prénommer Lucien⁵. La gracilité de Lucy peut en effet correspondre à une femme, mais aussi à un homme jeune. Déterminer le sexe d'un squelette – même contemporain – est un exercice très difficile⁶. La forme des os varie plus ou moins entre tendance féminine ou masculine. Bassin, crâne et fémurs ne vont pas forcément ensemble. Un individu peut avoir un bassin plutôt masculin et un crâne de type féminin. De plus, la face et la boîte crânienne se modifient avec l'âge, l'assemblage des os va en se masculinisant. Identifier le sexe d'un squelette nécessite donc plusieurs critères bien définis qui, jusqu'à présent, ont été peu souvent réunis chez les rares fossiles des ancêtres de l'*Homo sapiens*.

Prétendre que, depuis l'origine de l'humanité, l'homme part à la chasse, car c'est le plus fort, et apporte son butin à la femme fragile, restée avec sa progéniture au fond de la caverne, n'a aucun fondement scientifique. Il s'agit typiquement d'une représentation mythique, qui consiste à projeter nos cadres mentaux sur les cultures des hommes du passé, avec comme toile de fond les images des récits bibliques des origines⁷. C'est probablement une des raisons du succès de cette théorie, avec en plus cette vision imaginaire de la vie sexuelle bestiale des hommes préhistoriques, bien commode pour

justifier nos pulsions. On pense toujours à l'homme de Cro-Magnon, gourdin à la main, tirant sa femme par les cheveux !

Ce n'est que récemment, dans les années 80, que le mythe de l'homme chasseur a été remis en question. Sur la base d'analyses détaillées de documents archéologiques du paléolithique moyen (-200 000 à -30 000 ans), Lewis Binford (université du Nouveau-Mexique) est arrivé à la conception que les premiers hominidés étaient avant tout des charognards qui consommaient des bêtes déjà mortes⁸. S'ils chassaient, ce n'était pas du gros gibier, mais des petits animaux, à l'aide d'outils, filets, lances, haches... Les femmes comme les hommes devaient participer à ces tâches. On imagine en effet que dans des populations vivant en petits groupes et tributaires de la nature, la participation de tous était indispensable pour survivre.

